L'ANTIDOTE POVR GVERIR LA FRANCE.

M. DC. XLIX.

L'ANTIDOTE POVR guerir la France.



Ors que ie viens à conſiderer quelle premiere cauſe il y a dedans la nature, qui fait mouuoir toutes choſes à ſa volonté, & que ie viens à me repreſenter, que c'eſt Dieu meſme qui eſt tout puiſſant, tout infiny & tout bon, ie reſte de m'eſtonner des prodiges que l'on voit tous les iours arriuer ſur la terre. Et premierement en ce qui touche les fortunes des hommes, qui par leur inegalité & par les grandes diuerſitez qu'elles font paroiſtre, teſmoignent aſſez clairement que c'eſt vn eſtre inuincible & incomparable qui les fait arriuer ainſi. Les vns ont trop de neceſſitez, les autres ont trop de richeſſes, & les autres dans la mediocrité demeurent comme en balance entre la diſette & l'abondance des biés. Mais ſi nous voulons conſiderer les raiſons pourquoi le mõde eſt conduit par vn ordre ſi diſproportiõné & ſi different, nous trouuerõs

696593

que c'est vne sagesse incroyable qui le veut ainsi. Car si tout le monde viuoit parmy l'abondance des biens, il ne se trouueroit point de laboureurs qui se voulussent donner la peine de cultiuer les campagnes à la sueur de leurs corps. & à la peine de leurs bras, ce qui apporteroit vn grand trouble aux hommes; puisque c'est vne punition qui leur a esté dónée de la part de Dieu apres le peché, qu'ils doiuent auoir leur vie auec vne grande peine, & aux despens de leur industrie & de leur trauail : En quoy ie considere vne chose assez aisée à comprendre de celuy qui la voudra considerer de bien pres : car comme la vie n'est rien qu'vn continuel mouuement de peines, ie veux bien confesser que la pauureté est vn accident fort insupportable, puisque, comme on dit, on ne sçauroit s'en ayder : mais aussi ie puis soustenir, que les richesses bien souuent ameinent la perte de leur possesseur, & qu'elles sont plustost vne vengeance du Ciel, qu'vne liberalité qu'il nous fait. Il ce rencontre de deux sortes d'hõmes qui sót fauorisez gratuittemét de la main liberale de Dieu, les vns sont riches, s'il faut ainsi dire, auparauãt qu'estre nays: c'est à dire qu'ils heritét des commoditez de leurs peres, qui les ont mesme receus de ceux qui les auoient engendrez. Et ceux-là vrayment sont
bien

RBC/NcU

bié obligez de se maintenir dâs leurs biens, & de les faire aussi passer dans leur posterité, de mesme qu'on leur auoit acquis des long-temps. Les autres possedent beaucoup de choses à la verité, mais ils sont les premiers qui en ont iouy, & cela leur peut arriuer de deux sortes. Car les vns dedans ce rencontre font paroistre en eux vne si bonne Nature, qu'ils ne manquent point d'en reconnoistre l'Autheur & de se rendre dignes d'vne si grande faueur, en vsant raisonnablement, & de la façon qu'ils sont obligez de s'en seruir en leur conscience. Et ces personnes sont extremement loüables, & peuuent dire auec ce grand Orateur Romain, que c'est vne plus grande loüange d'estre le premier de sa race à posseder des richesses, que d'estre le dernier à les perdre. Il y a d'autre costé des badins, qui se voyant aueuglez par vne bonne fortune qui les oblige outre leur merite, & qui les fait aueuglement monter aux honneurs & aux grandes possessions, se trouuent tous esbloüis d'vn si grand esclat, & font comme les Aigles bastards, & ne pouuant du tout regarder vne si viue lumiere, ils se laissent precipiter dans le desordre, & dans vne impertinence dommageable pour eux mesme, & pour tous les autres, qui despendent d'eux. C'est ce que

nous voyons auiourd'huy, bien que ce ne soit pas la premiere fois que cela nous est arriué, & mesme dans ce dernier siecle ou nous sommes, qui deuroit nous seruir d'exemple, pour ne iamais retomber en de pareils accidens. Ie ne blasmeray iamais les Roys ny les Princes de leurs actions, car nous deuons approuuer leurs desseins en sorte que nous n'y trouuions point a redire, & quand ils font quelque chose, la seule raison qu'ils peuuent en donner, c'est qu'ils l'ont voulu. Mais il arriue souuent qu'au lieu des fauoris qu'ils pensent éleuer prez de leurs personnes, ils nourrissent des Basilics & des Cocodiles, & bien que ce soit la Nature de ces animaux de mourir si nous les regardons les premiers, l'œil des hommes leurs seruant alors de poison, il ne seroit pas bon toutesfois de se vouloir accoustumer a les regarder, car sans doute on ne laisseroit pas d'en contracter le venin. Les Princes qui se mirent trop ordinairement dans ceux qu'ils esleuent, font comme ce Pygmalion, lequel ayant formé de ces propres mains vne image, dont l'excelence & la perfection estoit telle, qu'elle sembloit surmonter toute la Nature? il en deuint si passionnement amoureux, que Iupiter pour le soulager de sa peine, fut contraint de perfe-

ctionner vn si beau portraict, en luy donnant la vie & le mouuement, dont ce miserable statuaire se rassasie puis apres. Il n'arriue pas en tout ce que nous faisons, que nous reussisions entierement selon que nous l'auions desiré, & si nos ouurages nous semblent parfaits, il s'y peut toutesfois rencontrer, quelque chose qui ne soit pas accomplie ? c'est pourquoy i'appreuue grandement le peintre de l'antiquité qui exposoit ses ouurages deuant les yeux du public, afin de corriger puis apres ce qu'on y auroit trouué de deffaut. Les fauoris sont les ouurages des Roys & leurs vrayes creatures, dans lesquels ils doiuent considerer ce qui leur peut aggreer, & comme la passion des mortels les rend ordinairement aueuglez en leur propre iugement, il est besoin que le temps & les succez des choses, & mesme les aduertissemens des autres suiets, leur fassent connoistre la verité ou la fausseté de ce qu'ils ont connu dans ces hommes, qui comme de fausses glaces, trompent bien souuent les yeux, & font paroistre leurs actions estre vrayes, bien qu'elles ne soient ordinairement que dissimulées, car que ne faisons nous pas lors qu'il s'agit de nous agrandir, nous faisons paroistre au dehors tout le contraire de ce que nous portons au dedans. Que

s'il arriue par hazard que ceux qui commence à monter sur le premier eschelon de quelque bonne fortune, ayent vn bon dessein de s'en seruir au contentement de celuy qui les aggrandit, il arriue puis apres que l'occasion leur fait changer de pensée car comme on dit d'ordinaire, l'occasion fait le voleur bien souuent, & celuy qui n'auoit pas dessein de mal faire, si laisse neantmoins aller quand il en trouue le chemin ouuert. Combien a t'on veu de fois chez les Romains & allieurs, que ceux qui n'estoient entrez dans les Louures, & dans les Palais que pour y auoir la faueur des Princes, se sons installez par les trahisons, & par les surprises sur les Throsnes de leurs Maistres, & n'ont pas fait mesme de difficulté de baigner leurs mains dans leur propre sang, c'est vne contagion qui se prend presque dans toutes sortes de cœurs que l'ambition ? aujourd'huy elle fait esperer quelque peu, demain elle fera desirer dauantage, & le jour d'apres elle s'accroistra tellement, qu'on ne luy pourra donner de limites, car comme le bien qui se presente à nos yeux nous charme tellemét les esprits, qu'il est quasi du tout impossible de s'empescher de le desirer, & de le prendre puis qu'il est en nostre pouuoir, estant vne chose naturelle à l'homme de s'ac-

querir ce qu'il ne possede pas, ces personnes qui se voient dans le credit & dans l'authorité chez les Roys, ne sçauroient s'empescher de desirer tousiours plus qu'ils n'ont, & comme leur estat est plus esleué par dessus les peuples que les Sapins des montagnes, ne sont sur vne petite bruyere, il est biẽ difficile qu'ils ne vueillent prendre la place du Prince puis que toute autre condition est plus belle que celle ou ils sont, & que throsne est cedé qui la surpasse le plus Quãd ils arriue doncque les Princes tombent en quelque desolation que ce soit par la faute de leurs fauoris, que peut on faire dauantage sinon de les plaindre, & d'estre faché de la tromperie qui les iette dans l'impetuosité de leur mal. De la vient ordinairement que les peuples, qui ont les yeux plus ouuers que iamais Argus ne les eut, quãd ils veulent vanger la querelle de leurs Roys, se iettent au milieu de mille dangers, car de quelque costé qu'ils puissent aller ils rencontrent tousiours le desauãtage, car si le Prince dessillant les yeux, reconnoist la verité de ce qu'on luy dit, il ne faut point douter que le fauori ne fasse tout ce qui luy sera possible pour se maintenir. C'est lors qu'ils employe toutes les subtilitez de sõ esprit, s'il y en a, & s'il a sçeu pratiquer quelqu'vn pendãt le repos pour lui

dõner aſſiſtance, il fait à cette heure là les plus gráds efforts : car il luy fait bien mal au cœur de ſe voir tout d'vn coup accablé d'affaires, qui luy ſemble d'autát plus dangereuſes, qu'il a de l'horreur de ſe voir tout preſt d'eſtre reduit en pouſſiere, de quelque coſté que l'entrepriſe ait ſon cours. Car ce n'eſt pas vn bonheur qui ſoit ordinaire, qu'ils puiſſent échapper bagues ſauues, quand vne fois on a deſcouuert ſes malices. C'eſt vouloir beaucoup entreprendre, que de des-obliger tout vn peuple, lequel eſtant composé de diuerſes teſtes, il eſt impoſſible qu'il ne s'y en récótre beaucoup qui ne peuuent ſouffrir la tyranie d'vn particulier, & encore lors que nos biens & nos fortunes, ne luy doiuent rien par droit de naiſſance. Mais à quoy ie vous prie, me pourra ſeruir de porter ma paſſion ſi auant, il n'eſt pas neceſſaire que i'eſclairciſſe dauantage qu'eſt le ſujet qui me fait parler, nous en reſſentons trop les atteintes pour ne pas apperceuoir tout d'vn coup ce qui nous fait ſouſpirer. Il n'y a perſóne dás toute la France, bien qu'elle ait vne tres-grande eſtenduë, & que ſes peuples ſoient preſque infinis, qui ne puiſſe faire les meſmes plaintes que moy, le Roy y a intereſt, les Princes y ſont taxeés, l'Egliſe en reçoit vn plus grand ſcandale qu'on

ne sçauroit dire. La Iustice a honte de n'auoir pas assez de puissance, pour en faire la punition raisonnable, le Bourgeois en void ses moyens si diminuez qu'il ne sçauroit plus respirer, & le Paysan se trouue si las & si troublé de ses pertes ; qu'il aimeroit autant mourir auiourd'huy, si l'on veut continuer de plus en plus à le perdre & le ruiner. Quel mal est-ce dont là, ie vous prie, qui s'estend par tout, & qui comme vne peste enragée n'espargne personne! n'y sçauroit-on trouuer de remede. Les Theriaques & les Antidotes ont la puissance de chasser du cœur & du corps toutes sortes de venins qu'on auroit fait prẽdre a quelque personne, & l'Italie se voit tous les iours secourue par vn Oruietan nouuellemẽt inuenté, s'eroit-il possible que la France seule ne pust trouuer de soulagement. Quoy donc à t'elle vn corps si bien composé, quelle ne puisse vomir vne seule peste qui luy cause le mal qu'elle souffre. De qui peut elle attendre vn veritable remede que de la main qui la regit & qui la gouuerne, & dont veritablement elle espere de se voir enfin soulagée. Heureuse main que i'honore & que ie respecte, quãd verray ie l'heure que vous voyat laisser tous les autres soins ou vous vous occupez iustement,

vous ne considererez pas tant ce qui nous sera profitable, que ce qui vous pourra combler éternellement d'honneur & de gloire? Que si iamais Esculape à receu l'immortalité de son nom en redõnant la vie à ceux qui l'auoiẽt perdue, & les rendãt immortels, cõbien à bon droit meriterez vous qu'on vous louë, si c'est vostre plaisir de redonner à la France sa charité qu'elle á perduë depuis quelque temps, en luy faisant prendre vn antidote agreable qui la purge de tout le venin qui l'afflige, & la fasse ietter de son corps toute sorte de poison qui luy est nuisible. C'est dequoy elle vous prie auiourd'huy. Laissant à vostre discretion de vous seruir des remedes que vous trouuerez à propos, car vn excellent medecin iuge de la maladie par les accidens, & n'a que faire du secours ny des aduertissemens de personne pour y donner les remedes.

F I N.